

> **Gaspar Willmann**

> **Keep your face to the sun and you will never see the shadows**

L'œuvre autotélique

C'est un paysage canonique qui catalyserait presque à lui seul tous les imaginaires du paysage pictural, un hommage à la peinture et son héritage, au romantisme, qui aura su sublimer ce que la nature avait de plus pittoresque, jusqu'à presque l'épuiser en clichés. C'est un paysage sincère en déclin d'authenticité, dont la peinture même comme art et expression s'hybride en impressions reproductibles sur toile, s'ornant au passage de gadgets technologiques d'autant plus inhabituels à l'art qu'ils le sont dans nos propres vies.

A la fois toile imprimée et toile peinte, jouant l'histoire de l'art avec le vocable du contemporain, l'œuvre se creuse un sillon à lisière des univers et des temps. Elle apparaît comme un élan de survie qui refuse le nihilisme d'un art classique anéanti, le digérant pour mieux l'exhiber, aux confins du kitsch sans pour autant le révoquer, c'est bien un hommage à l'Art qui se dessine dans le dialogue de l'empreinte imprimée et du dessin peint. Mais si la toile en sa représentation ouvre sa fenêtre sur les imaginaires historiques de la peinture, le format, lui, se détourne du traditionnel paysage pour devenir portrait, renvoyant davantage aux dimensions d'un miroir en pied. Un renversement qui fait basculer le cadre fantasmé des délimitations vers la réflexion métaphorique du corps concret, ici et maintenant. L'œuvre oscille de l'image à l'objet, de la peinture comme espace fictif au volume dans l'espace réel.

Mais ce n'est pas nous que nous devons voir, c'est elle, qui se regarde. L'œuvre s'expose à nous par ses propres moyens, et notre regard n'est pas sa fin.

Il est coutume de penser qu'une œuvre d'art est une heureuse rencontre entre une intention artistique et une réception esthétique. En ce sens, il n'y aurait pas vraiment d'œuvre si un spectateur n'était capable de lui donner la dimension esthétique la faisant pleinement exister. Mais qu'en est-il lorsque l'œuvre semble s'imposer à nous, se laissant contempler dans la noblesse de ses références picturales, et nous présentant dans le même temps en détail une curiosité technologique qui en fait un objet design futuriste créant une relation établie qui nous échappe totalement ? Qu'en est-il lorsque l'on sait de surcroît qu'il s'agit là de lunettes de lumbinothérapie et qu'alors, l'œuvre elle-même se regarde, nous regarde, en prenant soin de s'éclairer pour survivre, le temps d'une cure publique, dans un monde où la métaphore ironique de l'ombre et de la lumière désigne avec force les enjeux d'une société en perte de sens, ternie par la médaille de la « productivité » en guise d'amour-propre ?

On en arriverait presque à la jalousie, à la fois symbole et symptôme, l'œuvre se personnifie. Son autotélie est le dispositif de sa survie. Le soin qu'elle s'apporte elle-même le temps de son exposition s'affiche sans pudeur comme agencement d'une existence singulière, se dotant elle-même des conditions de sa destinée et faisant de son artiste un créateur dévoué. Son hybridité plastique et symbolique renvoie à des dimensions politiques outrepassant l'art pratique pour jouer avec le pouvoir social des images : ses connotations et ses dénotations. Et ce n'est pas son titre en forme de slogan qui nous aidera à cohabiter. Comme une injonction au futur, presque absurdemment optimiste, l'œuvre nous nargue d'une lumière que l'on devrait tous souhaiter pour voir autrement (ou s'aveugler plus profondément).

Il ne s'agit en ce sens peut-être plus tant d'un dialogue zélé avec l'histoire que d'un monologue clairvoyant effronté.

C'est une condensation de tous les temps qu'elle porte, comme un débord de l'art d'aujourd'hui qui aurait trouvé sa solution en se portant sa propre attention, faisant dépendre sa vie et sa survie dans l'optimisme discret d'une lumière capitalisée, assurant au bien-être sa valeur détraquée de « capital », et condensée ici en thérapie de soin exhibée quatre heures durant.

On rencontre l'œuvre comme on rencontrerait un romantique déchu mais assumé, empreint de second degré, redorant par ses ressources la parodie qu'on eût pu faire de lui, comme si par la dérision resurgissait la beauté indéfectible d'un temps révolu, et qui n'aurait rien de plus à nous apprendre que de devoir se sauver soi-même.

Une rencontre d'une soirée qui laisse coi, le temps que l'on comprenne qu'elle a touché juste.

Maki Cappe, 25 novembre 2021

<https://www.laboratoiredelacreation.org/expositions>